

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTRÉAL, MARDI, 17 MARS 1846.

No. 12

## LETTRE DE MGR. L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Monsieur,

Rien de plus curieux que les circonstances qui rapprochent et les nuances qui séparent les époques successives et diverses de l'école voltairienne. Il en est deux bien saillantes et bien distinctement marquées, celle qui remonte de la fin du siècle dernier jusqu'à l'origine de l'incrédulité moderne, et celle qui comprend la partie du dix-neuvième siècle écoulée jusqu'à nous. Les écrivains de la première de ces périodes ont semé dans le monde de grandes erreurs, et l'univers les a accusés de grands désastres. Voyons par un parallèle impartial, si les représentants de la seconde, auxquels on prodigue aujourd'hui les faveurs et les privilèges, offrent des gages plus rassurants pour l'avenir. Hâtons-nous, car le sujet est vaste, et les bornes où je dois me renfermer sont fort restreintes.

Les doctrines et surtout les intentions des philosophes du dernier siècle ne sont nulle part plus sûrement indiquées que dans la fameuse lettre de Raynal à l'Assemblée-Constituante. Cet écrivain si fougueux et si intrépide y montre une modération visiblement dictée par de tristes présages; il s'effraie, il cherche à contenir ces nouveaux maîtres de la France, que l'éclat et la douceur du pouvoir éblouit et emporte, et qui ne croient pas pouvoir mieux mériter de la philosophie régnante qu'en touchant à tout et en brisant tout ce qui existe. Modérez, leur dit Raynal, votre ardeur périlleuse. *Jamais les conceptions hardies de la philosophie n'ont été présentées par nous comme la mesure rigoureuse des actes de la législation. Vous ne pouvez nous attribuer, sans erreur, ce qui n'a pu résulter que d'une fausse interprétation de nos principes.* Quelques lignes après il ne dissimule pas sa vive douleur sur l'état de désolation où est l'Eglise de France. Retenons bien tout ce passage contre lequel aucun des nombreux voltairiens qui vivaient alors n'osa réclamer.

Dans le même temps, Gibbon qui, par le tour de son esprit et par le but de ses ouvrages, doit être agrégé à la même secte, sentit se refroidir son ardeur contre la religion, qui semblait à la veille d'être jetée dans le gouffre où tant d'autres pouvoirs révélés allaient disparaître. Jusque-là, passionné contre le christianisme, il transporta sa haine sur la Révolution française. Retiré à Lausanne, il entendait, pour ainsi dire, de près et avec une sorte de frémissement continu, les cris de mort et les déclamations sanguinaires qui partaient de la Convention-Nationale. Dans une lettre à lord Sheffield, il qualifie cette assemblée de *pandæmonium*. Il apprit surtout avec une horreur profonde le massacre du 2 septembre, commandé ou dissimulé par cette troupe d'anarchistes sans frein et sans entrailles. Quel changement! et quelle nouvelle lumière avait lieu dans cette âme autrefois si aigrie et si déchaînée contre notre Eglise!

Marmontel, bien inférieur à l'historien anglais par le savoir et par le génie, figura avec quelque distinction dans l'école voltairienne. Mais il la servit plutôt par des atteintes aux mœurs, qu'elle avait besoin d'amollir et de rompre, que par des attaques directes et violentes contre la foi. Les fureurs de l'anarchie ramenèrent au vrai cette âme naturellement honnête; et son apologie des prêtres à peine échappés à la tempête, qu'il adressa à ses collègues du Conseil des Anciens, et qui pourrait être relue avec fruit par quelques unes de nos puissances, découvrit toute la sensibilité de son cœur, comme aussi l'élévation et la droiture de ses vues.

Quel fut l'agent le plus actif, le plus rusé, le plus infatigable de la propagande philosophique? Je n'ai pas besoin de nommer D'Alembert. Quelle hostilité plus savante et quelle haine en apparence plus incurable! Mais quoi! son heure fatal approche, et cette fière incrédulité, qui paraissait à toute épreuve, se changea en indécision et en doute. M. de Fontanes, dont le fameux géomètre avait dirigé les premiers pas dans le monde et dans la carrière des lettres, recueillit de sa bouche mourante ce témoignage de ses perpétuités. L'auteur du *Jour des Morts* aimait, depuis, à répéter ce détail à ses amis, de qui je l'ai su, il y a bien des années. Deux jours après, ajoutait-il, je rencontrai Nageon (admirateur et copiste de Diderot), il se hâta de me dire: *D'Alembert est mort, et il en était temps, car il aurait fait le plongeon.* On sait ce que ces mots signifiaient alors.

Qui ne connaît l'éclatante conversion de Laharpe? Quelques hommes qui avaient partagé son incrédulité, dont ils ne s'étaient pas eux-mêmes dépouillés, s'étonnaient de son changement. Il leur répondit par ces mots, qui renfermaient un conseil auquel on ne s'est jamais conformé sans trouver

la vérité, la lumière et la vie: *J'ai cru quand j'ai examiné; examinez aussi et vous croirez.*

Mais Voltaire, ce chef superbe et si admiré de la conjuration contre le Christ, a-t-il fini par s'humilier devant la majesté de l'Evangile! A-t-il regretté l'audace et la violence de ses attaques contre une religion divine? A-t-il reconnu en elle la fille du ciel ou par ses hommages, ou par ses terreurs, ou par ses remords? C'est ce qu'un court récit va nous apprendre. J'ai souvent entendu M. le comte du Cluzel, vieillard en qui l'honneur et la vertu le disputaient à la vivacité d'un esprit orné de mille souvenirs instructifs et pleins de charmes. Je l'ai entendu nous raconter qu'une maladie l'ayant obligé à réclamer les soins de Tronchin, il le vit un jour entrer chez lui avec tous les signes de la plus vive émotion. Ah! je viens, s'écria le célèbre médecin, d'être témoin du plus effrayant spectacle: je quitte le lit de Voltaire. Il s'y débat contre la mort. Son état est la plus frappante réfulation de ses écrits. *Que ne puis-je amener avec moi une douzaine de jeunes gens les plus imbus de ses principes, à chaque visite que je lui fais! il vaut mieux se taire que de s'appliquer vainement à faire comprendre toutes les conséquences de ce récit, dont l'autorité est irrécusable.* Je me borne à ce seul mot. Il faut l'avouer, toutes ces variations, tous ces rétractations, tous ces remords si douloureux et si terribles, comparés à la tranquillité inaltérable du vrai chrétien jusque dans les bras de la mort, font sentir encore plus vivement la vérité et le prix de cette parole que M. Jouffroy, dégoûté de ses erreurs, prononça (comme on l'a vu dans ma précédente lettre) peu de jours avant sa dernière heure: *Hélas! tous ces systèmes (de philosophie irréligieuse) ne mènent à rien, vaut mieux mille et mille fois un bon acte de foi chrétienne.*

Passons au second terme du parallèle, que j'ai entrepris, c'est-à-dire à la seconde époque de l'école voltairienne.

Quelques philosophes de la secte nouvelle nient la descendance de l'école voltairienne. Mais ce n'est là qu'un stratagème pour désarmer l'aversion de certains chrétiens simples et crédules à qui le nom de Voltaire rappelle le scandale de son impiété et, les suites sanglantes qu'ont entraînées l'ascendant de son esprit et le crédit de ses doctrines. D'autres sophistes, et en plus grand nombre, se parent, au contraire, et se glorifient de l'affinité de leurs pensées avec celles du patriarche de Ferney; seulement, ils le trouvent trop scrupuleux, trop peu hardi contre Dieu, trop prompt à s'effaroucher des systèmes qui disputent à ce grand Être jusqu'à son existence, tels que ceux de Vanini et de Spinoza. Oui, les hommes à qui la domination sur les esprits est dévolue, hélas! il faut le dire, les principaux instituteurs de notre jeunesse, marchent sous le drapeau de Voltaire; ils ont recueilli sa succession. Mais, plus audacieux que lui, ils ont surchargé l'héritage d'erreurs qu'il leur a laissées des dogmes les plus funestes, du fanatisme, du panthéisme et d'autres opinions presque aussi monstrueuses.

Du reste, la nouvelle école a été dupe de la première. Ses adeptes ont, comme dit Raynal, donné une fausse interprétation aux principes des premiers novateurs. Ils n'ont pas vu que les déclamations de ces réformateurs prétendus n'étaient souvent que des débauches d'esprits, des paradoxes imaginés pour piquer, pour réveiller la curiosité publique, après l'admiration et l'enchantement produits par les auteurs du siècle de Louis XIV, qui semblaient avoir épuisé toutes les sources du vrai beau. C'est ce qu'ils n'ont pas voulu voir, et ils se sont trompés misérablement eux-mêmes. Le chef des anabaptistes, Muncer, auquel on demandait, après sa défaite au combat de Mulhausen, comment il avait pu se résoudre à faire tant de malheureux par ses discours imposteurs et séditieux; répondit, avec un grand éclat de rire: *Pourquoi m'ont-ils cru? Ils ne doivent imputer leur malheur qu'à leur folle et aveugle confiance.* De même, un des chefs de la vieille incrédulité, qui aurait prolongé sa carrière jusqu'à nous et à qui un disciple ébranlé des doctrines du jour reprocherait de l'avoir disposé, par ses livres, à se jeter dans les bras des éclectiques, pourrait lui répondre, sans imiter, du reste, l'affreux enjouement de l'hérésiarque: « Pourquoi cette accusation qui me blesse et m'afflige? Vous ne nous avez point entendu. N'accusez donc que vous-même d'un choix peu réfléchi et d'une association si fuste.

Les philosophes du temps de nos pères, ou du moins la plupart, ont enfin ouvert les yeux. Ils ont fait éclater publiquement leur douleur profonde et leurs regrets. Mais leurs successeurs, endurcis contre l'impression de ces grands exemples, marchent avec un orgueil inouï dans la voie que leurs maîtres ont baignée des larmes du repentir. Ils font un bien triste partage